

Emilio Gentile, *L'apocalypse de la modernité. La Grande Guerre et l'homme nouveau*

Trad. de l'italien par S. Lanfranchi, Paris, Aubier, coll. Historique, 2011

Tanguy Wuillème



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2792>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.2792](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.2792)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2011

Pagination : 322-324

ISBN : 978-2-8143-0084-2

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Tanguy Wuillème, « Emilio Gentile, *L'apocalypse de la modernité. La Grande Guerre et l'homme nouveau* », *Questions de communication* [En ligne], 19 | 2011, mis en ligne le , consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2792> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.2792>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Emilio Gentile, *L'apocalypse de la modernité. La Grande Guerre et l'homme nouveau*

Trad. de l'italien par S. Lanfranchi, Paris, Aubier, coll. Historique, 2011

Tanguy Guillème

RÉFÉRENCE

Emilio Gentile, *L'apocalypse de la modernité. La Grande Guerre et l'homme nouveau*, Trad. de l'italien par S. Lanfranchi, Paris, Aubier, coll. Historique, 2011, 415 p.

- 1 Ce livre fait un pas en arrière. Il ne marche plus sur les traces du fascisme, de ce qu'Emilio Gentile appelle depuis une trentaine d'années « la voie italienne du totalitarisme », dont il est le pisteur incontournable, mais il préfère sonder les cœurs, les reins et surtout l'imaginaire des sociétés qui allaient l'engendrer. Il faut cependant élargir le cadre à toute l'Europe et saisir les multiples palpitations qui, de 1870 à 1918, vont agiter ce corps qui se croit à la fois malade et bien portant. La civilisation européenne est devenue moderne, ce sont dans ces termes au fond synthétiques que les contemporains expérimentent leur époque et portent sur elle de nombreux jugements de valeur oscillant entre pessimisme, optimisme et amorphie modérée. La structure même du livre, sans chronologie, ni hypothèse fondamentale, est révélatrice du caractère angoissé et effervescent de cette « fin-de-siècle » qui précède la Grande Guerre. Depuis les guerres révolutionnaires et napoléoniennes, le progrès a fait son œuvre et les pulsations individuelles se sont accélérées laissant les âmes et les corps dans un état d'ébriété sans repère. Chacun aperçoit la venue d'un homme moderne, civilisé, sans pour autant s'entendre sur la qualification pertinente de sa condition véritablement nouvelle. Emilio Gentile fait s'entrechoquer des discours contradictoires afin de souligner la difficulté qu'il y avait déjà à saisir l'actualité des mœurs et des comportements, nous renvoyant, par contrecoup, à l'opacité de notre propre héritage

actuel. Que ce soit avant la Belle époque ou après les massacres de 1914-1918, les esprits ont toujours balancé entre espoir et désespoir, bien peu ont su garder l'équilibre. Ce sont les changements du monde qui inspirent des attentes, ouvrent des horizons aux rêves éveillés. L'Exposition universelle parisienne de 1900 célèbre la science, la machine et la technique. L'électricité, l'acier émerveillent les spectateurs devenus foule anonyme. La navigation sous-marine, l'automobile, l'air liquide, la photographie en couleurs, le télégraphe de Marconi annoncent un temps nouveau. La ville, ici la capitale cosmopolite, est devenue le creuset où s'est accomplie la totalité des potentialités humaines, confirmant le XIX^e siècle comme une unité de temps sans précédent.

- 2 Emilio Gentile cite un ensemble d'auteurs vantant les apports irréversibles de la vitesse automobile et ferroviaire qui réduisent les distances et rapprochent les individus. Tout est prouesse pour les futuristes qui ne veulent plus dans leur programme magnifier l'immobilité pensive, l'extase et le sommeil mais exalter le mouvement agressif, l'insomnie fiévreuse, le pas gymnastique, le saut périlleux, la gifle et le coup de poing. L'optimisme se décline également d'une manière moins fébrile dans le rêve de paix et d'entente. En 1899, s'est déroulée à La Haye la première conférence internationale pour la paix. Organisés à l'initiative du jeune Tsar Nicolas II qui avait lu l'œuvre de Jean de Bloch – on trouvera ici une remarquable analyse de cet auteur qui avait anticipé les formes de *La guerre future*, titre de son immense panorama en six volumes publié en 1897 –, vingt-six pays s'engagèrent à rechercher des arrangements diplomatiques en cas d'éventuelle mésentente. En 1901, on attribua le premier prix Nobel de la paix à Jean-Henri Dunant, fondateur de la Croix-Rouge et à Frédéric Passy, fondateur de la Ligue internationale et permanente de la paix. L'Europe semblait sortie de la famine et des épidémies. William Hearst, le magnat de la presse affirmait : « Le XX^e siècle verra selon toute probabilité la fin des guerres. Toutes les races barbares du monde seront civilisées ».
- 3 L'art n'était pas en reste, la luminosité impressionniste, l'exubérance décorative de l'Art nouveau, la vivacité chromatique du panneau publicitaire semblaient messagères du nouvel âge d'or. Il faut noter que cet optimisme subsistera au déclenchement de la guerre mais également à sa suite. Dans tous les cas de figure, le principe espérance recomposera ses attentes quant à la venue de l'homme nouveau régénéré par l'épreuve aussi traumatisante soit-elle. Emilio Gentile montre comment, après-guerre, on prit confiance dans l'avènement d'une ère nouvelle où plus rien ne serait pareil, où tout serait à recommencer. L'impact des propositions du président américain Woodrow Wilson fut immense puisqu'il proposait de reconstruire l'Europe et le monde sur la démocratie, où l'on reconnaissait à chaque nation son droit à un état indépendant et souverain. La Société des nations devait garantir une coexistence sans guerre et résoudre rationnellement les tensions. D'autres dirent de la guerre ce que Friedrich Nietzsche avait déjà souligné, qu'elle était un modèle d'éducation, de pédagogie nationale, qu'elle construisait un type d'homme plus affirmatif. On voit combien le terme de modernité pouvait rayonner et poser sur son environnement un halo de gaieté constructive, à la manière des romans d'aventure ou d'anticipation utopique comme ceux de Jules Verne. Mais il pouvait également être empreint d'un pessimisme radical. Si Emilio Gentile articule habilement les deux tendances, davantage d'exemples viennent illustrer les cris des oiseaux de mauvais augure. Ses analyses, portant sur l'impact des conflits coloniaux de la « fin-de-siècle », prouvent toute l'ambivalence du supposé progrès de la civilisation moderne et occidentale. La guerre des Boers

(1899-1902) va prouver la sauvagerie des Anglais contre les paysans calvinistes héritiers des colons hollandais du Transvaal : villages brûlés, exécutions sommaires de civils, invention du camp de concentration entouré de fils barbelés et de miradors (30 000 d'entre eux y moururent de famine). Le bilan humain fut de 100 000 victimes parmi les forces anglaises, de 82 000 colons contre la guérilla et de plus de 7 000 morts parmi les combattants boers.

- 4 Il en va de même en Chine lors de la révolte des Boxers, bandes chinoises qui veulent chasser les puissances européennes qui, unies, vont riposter sans pitié. Le Japon et les États-Unis allaient conquérir le même droit à la férocité coloniale dans les océans Pacifique et Atlantique, L'Allemagne réprima en 1904 la révolte des Hereros (environ 55 000 morts) dans la colonie du Tanganyika, anéantissant plus des $\frac{3}{4}$ de la population. Comme le souligne Emilio Gentile, « les impérialistes ne considéraient pas la conquête coloniale et la férocité à l'égard des indigènes comme une forme de barbarie. Le colonialisme était pour eux une idée qui appartenait à la civilisation et à la modernité, au même titre que le progrès de la science et de la technique » (p. 69). Reste que ce sentiment de supériorité raciale, de défense de la santé et de l'intégrité de la race blanche reposait sur une obsession jugée malade par certains. Avec surprise, on trouve sous la plume de Cesare Lombroso – pourtant criminologue pourfendeur de l'homme délinquant –, cette idée d'une barbarie moderne plus cruelle que la barbarie primitive, d'une « décadence des pays qui nous semblaient des porte-drapeaux de la civilisation et de la liberté, tels que la France et l'Angleterre » (p. 74). Cela nous renseignant ainsi sur la centralité, autour de 1900, du thème de la décadence de l'Europe : l'antisémitisme (Affaire Dreyfus), la venue des masses révélée par le succès du livre *Dégénérescence* de Max Nordau (1892), les comportements frénétiques, hystériques, alcooliques constatés par la littérature, l'anarchie des idées, le relativisme, le trop de confort et le conformisme ambiant semblaient tous converger dans un affadissement du béotien continental. Tout un discours pessimiste cherche à inquiéter, à alerter les opinions publiques sur la corruption des mœurs.
- 5 On retrouve le vieil argument du monde transformé par la science et les connaissances et, parallèlement, l'arriération invariable de l'intériorité morale de l'homme. Emilio Gentile achève de présenter ces théories du déclin qui proposent une vision apocalyptique de la modernité, réinventant des prédictions aux allures bibliques, espérant un salut dans la guerre entendue comme entreprise de démolition des mauvais instincts et de régénération d'une âme saine. On lit des pages oubliées de Fiodor Dostoïevski annonçant, à la suite de la guerre entre la Russie et la Turquie (1877), qu'elle n'est pas un conflit quelconque mais « quelque chose d'universel et de définitif qui n'est certes pas de nature à décider de tout le destin humain, mais qui sans aucun doute porte en soi le commencement de la fin de toute l'histoire antérieure de l'humanité en Europe, le commencement de la solution de ses destinées futures, qui sont dans les mains de Dieu et dont l'homme ne peut à peu près rien deviner, bien qu'il puisse pressentir » (p. 143). Si Dieu est attendu, c'est que derrière les Cassandre annonçant la catastrophe, une certaine délectation est à l'œuvre qui mêle joie et désespoir, qui sublime l'attente révolutionnaire. De Karl Marx et Friedrich Engels à Richard Wagner, de Georges Sorel à Auguste Bebel ou Lénine, l'idée de révolution s'affirme comme un mythe de régénération d'une humanité dépravée. Emilio Gentile n'analyse pas assez la teneur de cette idée révolutionnaire et de ses liens avec le succès des idéologies qui sont en train de se radicaliser à cette époque. Elle est la contrepartie du sentiment inédit du changement, de l'action qui doit l'accompagner, de l'idée que se

font les êtres sociaux de pouvoir enfin transformer leur condition toute entière. Bien sûr l'idée de révolution en 1880 a derrière elle un siècle d'histoire, mais jusqu'en 1914 elle change profondément de sens pour caractériser la société européenne sans doute jusqu'en 1970. Elle signifie que le présent est gros de son renversement ou de son auto-dépassement, peu importe si ceux-ci sont redoutés ou souhaités. Werner Sombart en 1896 désignait du terme « révolutionnarisme » cette impression d'instabilité des choses et de critique généralisée. L'idée révolutionnaire devient chose humaine, elle n'est ni un simple droit acquis depuis 1789 (babouvisme), ni une simple insurrection menée par une avant-garde conspiratrice (blanquisme), et ne saurait être purement automatique au regard d'un antagonisme des classes (marxisme). Elle devient un produit de la volonté, de l'activisme des masses et d'une minorité conductrice. Effectivement, il y a là une énigme de l'attrait de la révolution, elle oscille entre tenants du pessimisme et de l'optimisme. Georges Sorel en aura eu l'intuition en 1908 dans ses *Réflexions sur la violence* (Paris, Éd. Le Seuil, 1990, p. 129) : « Plus la politique des réformes sociales deviendra prépondérante, plus le socialisme éprouvera le besoin d'opposer au tableau du progrès qu'elle s'efforce de réaliser le tableau de la catastrophe totale que la grève générale fournit d'une manière vraiment parfaite ».

- 6 Il y a bien une dialectique entre train commun des réformes, l'évolution sociale et la volonté de rupture ou de surenchère radicale imaginaire. Ce qui fera que la guerre sera révolutionnaire ou vécue en tant que telle. Emilio Gentile montre combien, dans ce qui précède la Grande Guerre, la violence du champ de bataille doit avoir un but de rééducation à la vitalité, à la gloire, à l'honneur. Le pessimisme catastrophiste fait fond également sur une action salvatrice de l'art et de la culture : il s'agit d'inquiéter le bourgeois et de réveiller les primitivismes, en se faisant fauves, en voyageant près des peuples premiers, en peignant des paysages dévastés comme en témoignent les pages centrales du livre qui comportent des reproductions de l'œuvre de Ludwig Meidner. Usant de tous ces discours et images antérieurs à la guerre de 1914-1918, Emilio Gentile donne à voir la force annonciatrice de certains esprits. Lui-même prend le risque d'apparaître comme un lecteur idéal – et si, en ce temps-là, quelqu'un avait pu synthétiser ces données, il aurait prophétisé la catastrophe ou, du moins, l'ambivalence des horizons d'attente. Il manque par endroits un approfondissement des motivations exactes qui assurent le succès de telle ou telle mentalité (optimisme contre pessimisme). Reste que cet ouvrage saisit parfaitement la difficulté des contemporains à saisir la teneur et la tonalité d'une époque, ainsi que la place qu'ils occupent avec leurs congénères dans un temps radicalement « historicisé ». La révolution est d'ordre historique et touche bien cette conscience de demeurer dans le temps. L'auteur cite les questionnements que se pose un juriste italien, Giovanni Cimballi en 1899 dans *L'agonia del Secolo* (Rome, Casa Editrice Italiana) : le nouveau siècle nous rendra-t-il nouveaux nous aussi, ou serons-nous toujours des hommes vieux dans des temps nouveaux ? Cette interrogation ouvre sur la dimension angoissée de l'homme moderne qui se demande sans cesse, non pas, où il se dirige mais ce qui se passe autour de lui, sans ou avec lui, qui cherche même à connaître ce qui pourrait se passer de lui. Il y va d'une mutation anthropologique essentielle puisque l'identité temporelle devient source de perplexité inédite. Plus tard, Ernst Bloch insistera sur cette non-concomitance des temporalités des uns et des autres au sein d'un même espace partagé. Un abîme s'ouvre sous les pieds du moderne, de qui, de quoi sommes-nous les contemporains ? À quelle vérité appartenons-nous et quelle est celle qui nous traverse, qui passe en nous ? Il se trouve qu'Emilio Gentile semble ponctuer son labyrinthe de la conscience moderne

d'avant 1918, d'issues fragiles. Elles indiquent une sagesse retenue, ça et là ébauchée par des esprits plus clairvoyants. Celles d'Hermann Hesse, de Romain Rolland ou de Bertrand Russell qui ont su défendre un humanisme contre la ferveur patriotique et qui savaient que le rêve d'un homme nouveau était une fiction menant au désastre. Le livre se termine par un épilogue qui aurait pu être écrit par Theodor Adorno et montrant combien l'homme moderne doit dorénavant en rabattre quant à son ambition de maîtriser l'histoire, ou simplement d'être à la hauteur de ce qui lui arrive. Prenant prétexte des œuvres de James Joyce (*Ulysse*) ou de Thomas S. Eliot (*La terre vaine*) publiées en 1922, la condition de l'homme moderne s'avère dorénavant « limitée à son aventure existentielle quotidienne. Elle était le fruit d'un hasard insensé, brisée en fragments d'événements issus de l'Antiquité et de l'époque contemporaine, mélangés fortuitement » (p. 356). L'humanité entrait dans un purgatoire douloureux, d'attente, d'oubli programmé, de règne de la banalité qui ne serait jamais le paradis mais qui pourrait vite redevenir l'enfer.

AUTEURS

TANGUY WUILLÈME

CREM, université Nancy 2

tanguy.wuilleme@univ-nancy2.fr